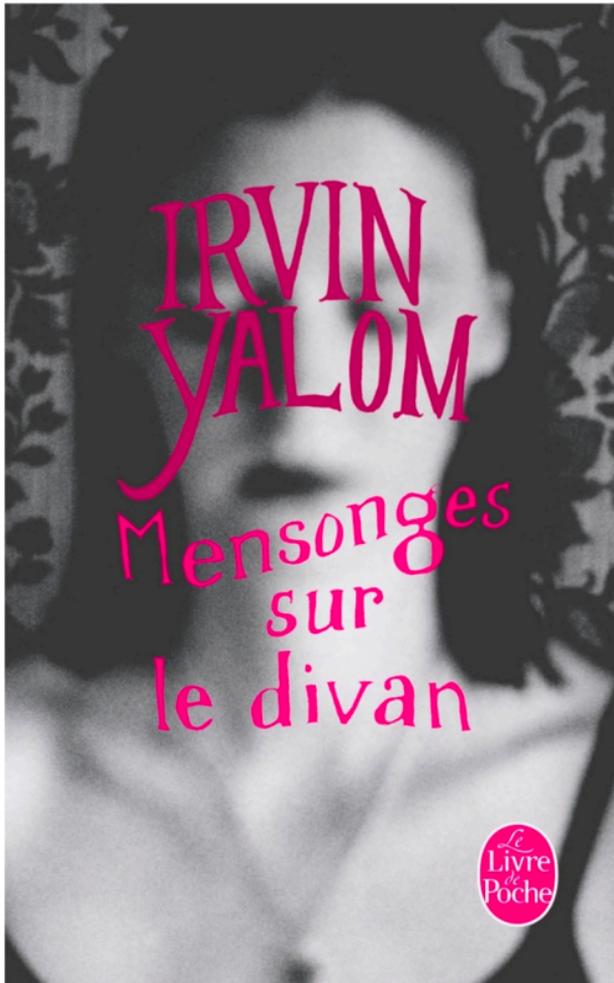


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Mensonges sur le divan

Irvin Yalom



Le Livre de Poche remercie les éditions Galaade qui ont autorisé la publication de cet extrait.

IRVIN D. YALOM

Mensonges sur le divan

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLÉMENT BAUDE

GALAADE ÉDITIONS

Chapitre 1

Au cours des cinq années passées, Justin Astrid avait, trois fois par semaine, débuté sa journée par une visite chez le Dr Lash. Ce jour-là, la visite avait commencé exactement comme les sept cents séances de psychothérapie précédentes : à sept heures cinquante du matin, il avait gravi les marches, joliment peintes en mauve et acajou, qui menaient à l'immeuble victorien de Sacramento Street, puis il avait traversé le vestibule, était monté au deuxième étage et avait pénétré dans la salle d'attente d'Ernest, une pièce faiblement éclairée et imprégnée d'un fort arôme de café italien encore chaud. Justin respira un grand coup, se versa un peu de café dans un bol japonais orné d'une fleur de kaki peinte à la main, s'assit sur le dur canapé de cuir vert et ouvrit la page sportive du *San Francisco Chronicle*.

Mais il ne parvint pas à lire le compte rendu du match de base-ball disputé la veille. Pas aujourd'hui. Car quelque chose d'important s'était produit, quelque chose qui imposait le respect. Il replia le journal et regarda la porte d'Ernest.

Lorsque huit heures sonnèrent, Ernest classa le dossier de Seymour Trotter dans son armoire, jeta un rapide coup d'œil sur celui de Justin, mit de l'ordre

sur son bureau, rangea son journal dans un tiroir et mit sa tasse de café à l'abri des regards. Puis il se leva et, juste avant d'ouvrir la porte, inspecta une dernière fois son bureau. Aucun signe visible de présence humaine. Parfait.

Il ouvrit la porte. L'espace de quelques instants, les deux hommes se regardèrent. Le guérisseur et le patient. Justin avec son *San Francisco Chronicle* à la main, et le journal d'Ernest soigneusement caché dans son bureau. Justin, veste bleu foncé et cravate italienne Liberty en soie rayée. Ernest, blazer bleu marine avec une cravate à fleurs. Tous deux avaient cinq kilos de trop : Justin était tout en bajoues et multiples mentons, tandis que la panse d'Ernest recouvrait sa ceinture. Si la moustache de Justin rebiquait vers le haut, en direction de ses narines, en revanche la barbe soigneusement entretenue d'Ernest était son trait physique le plus raffiné. Le visage de Justin était mobile, agité, ses yeux nerveux. Ernest, lui, portait de grosses lunettes et pouvait rester de longs moments sans cligner des yeux.

« Je viens de quitter ma femme, annonça Justin après s'être assis dans le bureau. Hier soir. Je suis parti. J'ai passé la nuit avec Laura. » Il s'exprimait calmement, presque froidement. Puis il s'arrêta net et scruta Ernest.

« Comme ça ? » demanda ce dernier non moins calmement. Ses yeux ne clignèrent pas.

« Oui, comme ça. » Justin sourit. « Une fois que je sais ce qu'il faut faire, je ne perds pas de temps. »

Depuis quelques mois, leurs discussions avaient laissé une petite place à l'humour. Généralement, Ernest s'en réjouissait. Son formateur, Marshal

Streider, lui avait appris que, dans une thérapie, l'apparition d'apartés humoristiques était souvent un bon signe.

Mais le « comme ça ? » d'Ernest n'avait rien de drôle : la phrase de Justin l'avait troublé, et même irrité ! Il traitait Justin depuis cinq ans – cinq ans qu'il se cassait le cul pour l'aider à quitter sa femme ! Et voilà que Justin lui apprenait, comme si de rien n'était, qu'il venait de quitter sa femme.

Ernest repensa à leur toute première séance, aux premiers mots que Justin avait prononcés : « J'ai besoin que l'on m'aide à quitter ma femme ! » Des mois durant, Ernest avait méthodiquement analysé la situation pour en arriver à cette conclusion : Justin *devait* rompre, car il s'agissait bien de l'un des pires couples qu'il ait jamais vus. Et pendant cinq années, Ernest avait employé tous les outils thérapeutiques connus pour permettre à Justin de quitter sa femme. Mais rien n'avait marché.

Ernest était un thérapeute obstiné. Personne ne l'avait jamais accusé de ne pas faire le maximum. La plupart de ses confrères considéraient sa psychothérapie comme trop active, trop ambitieuse. Son formateur le lui reprochait toujours : « Oh, doucement mon vieux ! Préparez le terrain... Vous ne pouvez pas *obliger* les gens à changer. » Mais en fin de compte, même Ernest avait dû abandonner le combat. Bien qu'il n'ait jamais cessé d'apprécier Justin, et toujours souhaité son bonheur, il s'était de plus en plus rangé à l'idée que son patient ne quitterait jamais sa femme, qu'il était absolument indéracinable, comme cloué au sol, et resterait toute sa vie empêtré dans un mariage malheureux.

Alors Ernest lui avait assigné des objectifs plus limités : s'accommoder de ce mariage raté, devenir plus autonome au travail, entretenir de meilleures relations sociales. Ernest y parvint aussi bien que n'importe quel autre psychothérapeute. Mais quel ennui ! La thérapie devint de plus en plus prévisible ; aucune surprise ne se produisait. Ernest étouffait ses bâillements, remontant ses lunettes sur l'arête de son nez pour se maintenir éveillé. Il ne parla plus de Justin à son formateur. Il imaginait des conversations avec Justin où il lui suggérait gentiment d'aller consulter un autre psychothérapeute.

Et soudain, voilà Justin qui débarque comme un fleur pour annoncer, désinvolte, qu'il vient de quitter sa femme !

Ernest chercha à dissimuler ses sentiments en nettoyant ses lunettes avec un Kleenex tiré d'une boîte.

« Racontez-moi, Justin. » Mauvaise technique ! Ernest s'en rendit compte tout de suite. Il rechaussa ses lunettes et écrivit sur son carnet de notes : « Erreur – j'ai demandé des précisions – contre-transfert ? »

Il reviendrait plus tard sur ses notes avec Marshal, au cours de la supervision. Mais il comprit tout seul que c'était idiot de demander des détails. Pourquoi devrait-il encourager Justin à poursuivre ? Il n'aurait jamais dû céder à sa curiosité. « Bavard » : voilà comment Marshal l'avait qualifié quelques semaines auparavant. « Sachez attendre, lui avait-il dit. L'important, c'est que Justin vous dise quelque chose, et non que vous l'entendiez. Et s'il choisit de ne *rien* vous dire, alors vous devriez vous demander pour-

quoi il vient vous voir et vous paye, tout en vous cachant des choses. »

Ernest savait que Marshal avait raison. Néanmoins, il ne se souciait pas des bonnes pratiques : il ne s'agissait pas d'une séance ordinaire. Justin l'endormi s'était réveillé, et il avait quitté sa femme ! Ernest le regarda : était-ce son imagination, ou bien Justin paraissait-il plus fort aujourd'hui ? Fini les courbettes obséquieuses, fini le pas traînant, fini les trémoussements dans son fauteuil pour rajuster son caleçon, les hésitations, les excuses pour avoir fait tomber son journal par terre.

« Eh bien... J'aurais aimé pouvoir vous en dire plus, mais tout s'est passé de manière tellement simple. Comme si j'avais été en pilote automatique. J'ai agi, tout simplement. Je suis parti ! » Puis il se tut.

Une fois de plus, Ernest avait hâte de savoir.

« Dites-m'en plus, Justin.

— Ça a un rapport avec Laura, ma jeune amie. »

Justin parlait rarement de Laura, mais quand il le faisait, elle était toujours sa « jeune amie », ce qui avait le don d'énerver Ernest. Mais celui-ci n'en montra rien et demeura silencieux.

« Vous savez que je l'ai beaucoup vue, ces derniers temps. Peut-être que je ne vous en ai pas trop parlé... en fait, je ne sais pas pourquoi. Mais bon... Il se trouve que je la vois presque tous les jours, pour déjeuner, pour une balade, ou pour des galipettes chez elle. Avec elle, je me sentais de mieux en mieux. Jusqu'à ce qu'elle me dise, hier, de manière très terre à terre : "Justin, il est temps que tu t'installes avec moi." »

« Vous savez, poursuit Justin en frottant sa moustache qui lui chatouillait les narines, je me suis dit qu'elle avait raison : il *était temps* de partir. »

Laura lui demande de quitter sa femme et il s'exécute. Pendant quelques instants, Ernest repensa à un texte qu'il avait lu un jour sur le comportement sexuel des poissons vivant dans les barrières de corail. Apparemment, les biologistes marins identifient facilement les poissons dominants, mâles et femelles : ils n'ont qu'à observer la femelle en train de nager et de déranger totalement les habitudes de la plupart des mâles – tous, à l'exception des mâles dominants. Ah, le pouvoir des belles femelles sur les poissons et les êtres humains ! Terrible ! Laura, qui sortait à peine du lycée, avait simplement dit à Justin qu'il devait quitter sa femme, et il lui avait obéi. Alors que lui, Ernest Lash, un thérapeute doué, extrêmement doué même, s'était escrimé pendant cinq inutiles années à convaincre le même Justin de quitter sa femme – en vain.

« Et donc, poursuit Justin, cette nuit, à la maison, Carol m'a facilité la tâche en faisant son emmerdeuse, comme d'habitude, et en me reprochant de ne pas être *présent*. "Même quand tu es présent, tu es absent, me dit-elle. Rapproche ta chaise de la table ! Pourquoi est-ce que tu es toujours loin ? Parle ! Regarde-nous ! Quand est-ce que tu as dit quelque chose de spontané pour la dernière fois, à moi ou aux enfants ? Où as-tu la tête ? Ton corps est là, mais pas toi !" À la fin du repas, alors qu'elle débarrassait la table en faisant du bruit avec les assiettes, elle a ajouté : "Je ne sais même pas pourquoi tu te fatigues à ramener ton corps à la maison."

« Et soudain, Ernest, la lumière m'est apparue : Carol a raison. Elle a raison. "*Pourquoi est-ce que je me fatigue ?*" , me suis-je demandé, puis répété : "*Pourquoi est-ce que je me fatigue ?*" Je l'ai redit à voix haute. "Carol, tu as raison. Là-dessus, comme sur tout, tu as raison ! Je ne sais pas *pourquoi* je me fatigue à revenir à la maison. Tu as parfaitement raison."

« Du coup, sans un mot de plus, je suis monté dans ma chambre, j'ai mis tout ce que je pouvais mettre dans la première valise que j'ai trouvée et je suis parti de la maison. Je voulais emporter plus de choses, revenir chercher une autre valise. Vous connaissez Carol : elle allait massacrer et brûler tout ce que je laisserais derrière moi. J'ai voulu récupérer mon ordinateur, parce qu'elle allait le pulvériser à coups de marteau. Mais je savais que si je ne partais pas à ce moment-là, je ne le ferais jamais. "Si tu retournes dans cette maison, me suis-je dit, tu es un homme mort." Je me connais. Je connais Carol. J'ai marché droit devant moi, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Juste avant de fermer la porte d'entrée derrière moi, j'ai penché la tête et crié : "Je t'appellerai." Et je me suis barré ! »

Justin avait parlé en inclinant son corps vers l'avant. Il respira profondément, se pencha de nouveau en arrière et dit, épuisé :

« Voilà, je vous ai tout dit.

— Et tout ça s'est passé cette nuit ? »

Justin acquiesça.

« Je suis allé directement chez Laura et j'ai passé la nuit dans ses bras. Mon Dieu... j'ai eu du mal à quitter ses bras, ce matin. Je ne pourrais pas vous décrire ça, c'était tellement dur.

— Essayez quand même, insista Ernest.

— Eh bien, lorsque j'ai commencé à m'arracher des bras de Laura, j'ai immédiatement pensé à une amibe en train de se séparer en deux – je n'y avais pas songé depuis mes cours de biologie au lycée. Nous étions comme les deux moitiés de l'amibe en train de se séparer, morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un mince fil qui nous reliait l'un à l'autre. Et puis clac – un *clac* douloureux – et nous étions séparés. Je me suis levé, me suis habillé, j'ai regardé l'horloge et me suis dit : "Plus que quatorze heures avant que je ne revienne me lover de nouveau contre Laura dans son lit." Ensuite, je suis venu ici.

— Cette scène avec Carol, hier soir, pendant des années, vous en avez eu peur. Et pourtant, vous avez l'air plutôt content.

— Comme je vous l'ai dit, Laura et moi nous entendons à merveille. C'est un ange que le ciel m'a envoyé. Cet après-midi, nous allons chercher un appartement. Elle a un petit studio à Russian Hill, avec une très belle vue sur le Bay Bridge. Mais c'est trop petit pour nous deux. »

« *Envoyée du ciel* » ! Ernest suffoquait.

« Si seulement, poursuivit Justin, Laura avait pu exister plus tôt ! Nous avons parlé du loyer que nous pouvions nous permettre. Sur le chemin, ce matin, j'ai commencé à faire le calcul de ce que j'ai dépensé pour ma psychothérapie. Trois fois par semaine, pendant cinq ans... Ça nous fait combien ? Entre soixante-dix et quatre-vingt mille dollars ? Ne le prenez pas pour vous, Ernest, mais je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qui serait arrivé si Laura avait débarqué cinq ans plus tôt. Peut-être que je n'aurais pas quitté

Carol et que j'en aurais terminé avec ma thérapie. Peut-être que je serais en train de chercher un appartement avec quatre-vingt mille dollars en poche ! »

Ernest se sentit rougir. Les propos de Justin résonnaient dans son cerveau. « *Quatre-vingt mille dollars ! Ne le prenez pas pour vous, ne le prenez pas pour vous !* »

Mais il ne pipa mot. Pas plus qu'il ne tiqua ou ne chercha à se défendre. Il ne voulut pas non plus rappeler à son interlocuteur que, cinq ans auparavant, Laura avait environ quatorze ans, que Justin n'aurait pas pu lui torcher les fesses sans demander la permission à Carol, qu'il ne pouvait pas passer une journée sans appeler son psy, ne pouvait commander un plat dans un restaurant sans demander conseil à sa femme, ni s'habiller le matin si elle ne choisissait pas ses vêtements. Et c'était avec le fric de sa femme, de toute manière, qu'il payait ses séances, certainement pas avec le sien – Carol gagnait trois fois plus que lui. Comment pouvait-il prétendre que, sans ces cinq années de psychothérapie, il aurait aujourd'hui quatre-vingt mille dollars en poche ? Merde ! Cinq ans plus tôt, il n'aurait pas pu décider dans quelle poche les mettre !

Ernest n'en dit pourtant rien. Il était très fier de cette retenue, y voyant un signe évident de maturité professionnelle. Il se contenta plutôt de demander innocemment :

« Est-ce que vous êtes entièrement heureux ?

— Comment ça ?

— Je veux dire qu'il s'agit d'un événement important. Vous devez donc avoir des tas de sentiments différents sur la question, non ? »

Mais Justin ne lui donna pas ce qu'il attendait. Il s'engagea peu, garda ses distances et sembla méfiant. Finalement, Ernest se rendit compte qu'il ne devait pas se concentrer sur le *contenu*, mais sur le *processus* – c'est-à-dire la *relation* entre le patient et le psychothérapeute.

Le *processus* : la baguette magique du thérapeute, toujours efficace quand celui-ci se trouve dans une impasse. C'est son secret professionnel le plus puissant, l'instrument qui rend la conversation avec son psy différente et plus efficace qu'une conversation avec son meilleur ami. Cette attention sur le processus, sur ce qui se passe entre le patient et le thérapeute, était ce qu'il avait tiré de plus précieux de son apprentissage auprès de Marshal ; et, en retour, c'était le meilleur enseignement qu'il pouvait offrir lorsqu'il formait des internes. Au fil des années, il avait peu à peu appris à comprendre que le *processus* n'était pas simplement une baguette magique que l'on utilise dans les mauvais moments : c'était le cœur même de la thérapie. L'un des meilleurs exercices que lui avait imposés Marshal consistait justement à se concentrer sur le processus au moins trois fois par séance.

« Justin, hasarda-t-il, est-ce qu'on peut s'arrêter quelques instants sur ce qui est en train de se passer entre nous aujourd'hui ?

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous entendez par "ce qui est en train de se passer" ? »

Toujours plus de résistance. Justin qui joue au crétin.

« Néanmoins, pensa Ernest, la rébellion, même passive, n'est pas une si mauvaise chose. » Il se rappela ainsi les dizaines et dizaines d'heures qu'ils

avaient consacrées à l'obséquiosité délirante de Justin, cette tendance qu'il avait à s'excuser de tout et à ne jamais rien demander, par exemple à ne pas se plaindre d'avoir le soleil dans les yeux ou à ne pas demander si l'on pouvait baisser le store. Dans ce contexte, Ernest savait bien qu'il devait soutenir Justin et le féliciter d'avoir enfin agi. L'objectif, aujourd'hui, était de l'aider à transformer cette résistance passive en une expression franche et claire.

« Je veux dire, comment ressentez-vous le fait de me parler aujourd'hui ? Quelque chose a changé, vous ne trouvez pas ?

— Et *vous*, que ressentez-vous ? »

Aïe ! Encore une réponse fort peu « justinienne ». Une déclaration d'indépendance. « Estime-toi heureux, pensa Ernest. *Tu te souviens de la joie qu'éprouve Geppetto quand Pinocchio danse sans ficelles pour la première fois ?* »

« Très bien, Justin. Pour vous répondre, je me sens éloigné, exclu, comme si quelque chose d'important vous était arrivé... Non, ce n'est pas exactement ça. Je vais vous le dire autrement : comme si *vous aviez provoqué un changement important* et vouliez tenir ce changement hors de ma portée, comme si vous ne vouliez pas être ici, comme si vous souhaitiez m'exclure. »

Justin acquiesça franchement.

« C'est bien vu, Ernest. *Très bien vu.* C'est en effet ce que je ressens. Je me tiens à distance. J'ai envie de m'accrocher à mon bonheur, je ne veux pas qu'on me ramène sur terre.

— Parce que je vais vous ramener sur terre ? Je vais essayer de vous enlever ce bonheur ?

— Vous avez déjà essayé de le faire », répondit Justin en regardant Ernest, chose rare, directement dans les yeux.

Ce dernier leva les sourcils avec étonnement.

Justin poursuivit : « Ce n'était pas le cas quand vous m'avez demandé si j'étais entièrement heureux ? »

Ernest retint son souffle. Justin venait de le défier comme jamais. Peut-être avait-il appris quelque chose de la thérapie, après tout ! C'était maintenant au tour d'Ernest de jouer les crétins.

« Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste ? »

— *Bien sûr* que je ne me sens pas entièrement heureux... Je suis tout remué de quitter à jamais Carol et ma famille. Vous ne vous en rendez pas compte ? Comment est-ce possible ? Je viens de tout plaquer : ma maison, mon ordinateur portable Toshiba, mes gamins, mes vêtements, mon vélo, mes raquettes, mes cravates, ma télé Mitsubishi, mes cassettes vidéo et mes disques. Vous connaissez Carol : elle ne va rien me rendre, elle va détruire tout ce que je possède. Aaaahhh... »

Justin grimaça, croisa les bras et se plia en deux comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. « Cette douleur... Elle est là, je peux la toucher... Vous voyez comme elle est proche ? Aujourd'hui, je voulais oublier, juste une journée, quelques heures... Mais vous n'avez pas voulu que j'oublie. Vous n'avez même pas l'air content que j'aie enfin quitté Carol. »

Ernest était stupéfait. S'était-il donc trahi à ce point ? Que ferait Marshal dans cette situation ?

Merde, Marshal ne se serait *jamais* retrouvé dans cette situation !

« Est-ce que vous l'êtes ? répéta Justin.

— Est-ce que je suis quoi ? » Tel un boxeur groggy, Ernest se colla à son adversaire, le temps de reprendre ses esprits.

« Content de ce que j'ai fait ?

— Vous pensez, rusa Ernest en essayant tant bien que mal d'assurer sa voix, que je ne suis pas content de vos progrès ?

— Parce que vous l'êtes ? On ne dirait pas, pourtant.

— Et *vous* ? rusa de nouveau Ernest. Est-ce que *vous* êtes content ? »

Justin se détendit et ignora cette fois la ruse. C'en était assez. Il avait besoin d'Ernest, et il recula : « Content ? Oui. Et effrayé. Et résolu. Et hésitant. Tout se mélange dans ma tête. Le plus important pour moi, désormais, est de ne pas revenir en arrière. Maintenant que je suis parti, il est essentiel que je reste loin, pour toujours. »

Pendant tout le reste de la séance, Ernest tenta de se racheter en soutenant son patient, en l'exhortant : « Tenez bon... Rappelez-vous depuis combien d'années vous souhaitiez faire ce geste... Vous avez agi au mieux de vos intérêts... C'est peut-être la chose la plus importante que vous ayez jamais accomplie.

— Ne faudrait-il pas que je retourne en discuter avec Carol ? Est-ce que je ne le lui dois pas ça, tout de même, au bout de neuf ans ?

— Imaginons la situation, suggéra Ernest. Que se passerait-il si vous y retourniez maintenant pour discuter avec elle ?

— Ce serait terrible. Vous savez ce qu'elle est capable de faire. De *me* faire et de *se* faire. »

Ernest n'avait pas besoin qu'on lui rafraîchisse la mémoire. Il se souvenait, comme si c'était la veille, d'un incident que Justin lui avait raconté un an plus tôt. Plusieurs des collègues avocats de Carol devaient venir chez eux pour un brunch dominical et, tôt dans la matinée, Justin, Carol et les deux enfants étaient partis faire des courses. Justin, qui faisait toujours la cuisine, voulait préparer du poisson fumé, des *bagels* et ce qu'ils appelaient du « sobo » (saumon, œufs brouillés et oignons). « Trop vulgaire », estima Carol. Elle ne voulut pas en entendre parler, bien que, comme le lui rappela Justin, la moitié des invités soient juifs. Il se décida à agir et dirigea la voiture vers l'épicerie. « Non, espèce de fils de pute, tu ne vas pas faire ça ! » hurla Carol, qui s'empara du volant pour contre-braquer. La lutte pour la direction du véhicule prit fin lorsque celui-ci percuta une moto garée.

Carol était un chat sauvage, une ogresse, une sorcière qui tyrannisait tout le monde par son irrationalité. Ernest se souvint également d'une autre péripétie automobile que Justin lui avait racontée deux ans plus tôt. En voiture par une belle nuit d'été, ils s'étaient disputés sur le choix d'un film : elle penchait pour *Les Sorcières d'Eastwick*, lui pour *Terminator II*.

Elle haussa le ton mais Justin refusa de céder – cette semaine-là, Ernest l'avait justement poussé à s'affirmer. Finalement, elle ouvrit la portière en pleine circulation, hurlant : « Je ne passe pas une minute de plus avec toi, espèce de gros connard ! » Justin eut tout juste le temps de la saisir par la main, mais elle lui planta les ongles dans l'avant-bras et, tout en se jetant

dehors au milieu du trafic, lui laissa quatre gros sillons sanguinolents dans la chair.

Une fois hors de la voiture, qui avançait tout de même à vingt-cinq kilomètres à l'heure, Carol fit quatre ou cinq bonds avant de percuter le coffre d'une voiture garée là. Justin arrêta sa voiture et courut vers Carol en fendant la foule qui s'était déjà rassemblée. Elle gisait sur la chaussée, hagarde mais calme, ses collants déchirés et ensanglantés aux genoux, les mains, les joues et les coudes écorchés, et un poignet manifestement fracturé. Le reste de la soirée fut cauchemardesque : l'ambulance, les urgences, l'interrogatoire humiliant mené par la police et le personnel médical.

Justin était bouleversé. Il se rendait compte que, même avec l'aide d'Ernest, il ne pouvait pas surenchérir sur Carol : pour elle, les enjeux n'étaient jamais assez élevés. Le coup du plongeon hors de la voiture en marche avait littéralement brisé Justin. Il ne pouvait ni s'opposer à elle ni la quitter. Elle était tyrannique, mais il avait besoin d'être tyrannisé. Une seule nuit passée loin d'elle le remplissait d'angoisse. Chaque fois qu'Ernest lui avait demandé, à titre expérimental, de s'imaginer en train de briser son couple, Justin avait été pris d'une sorte de terreur. Il lui paraissait inconcevable de rompre le lien qui l'unissait à Carol. Jusqu'au jour où Laura – dix-neuf ans, superbe, franche, culottée, ne craignant pas les tyrans – était apparue.

« Qu'en dites-vous ? répéta Justin. Est-ce que je dois montrer que je suis un homme et essayer de discuter de tout ça avec Carol ? »

Ernest médita les options qui s'offraient à son patient. Justin avait besoin d'une femme dominatrice : était-il simplement en train d'en échanger une contre une autre ? Sa nouvelle histoire ressemblerait-elle, dans quelques années, à la précédente ? Mais les choses avaient atteint une telle inertie avec Carol... Peut-être, une fois éloigné d'elle, Justin s'ouvrirait-il, même brièvement, au travail thérapeutique.

« J'ai vraiment besoin de conseils, maintenant. »

Comme tous les psychothérapeutes, Ernest détestait devoir donner des conseils directs, car il avait tout à y perdre : si les conseils étaient bons, il infantilisait le patient ; s'ils s'avéraient mauvais, il passait pour un nul. Mais à ce moment précis, il n'avait pas le choix.

« Justin, je ne crois pas qu'il soit très sage que vous la voyiez. Laissez passer un peu de temps. Laissez-la récupérer. Ou alors, essayez de la voir en présence d'un thérapeute. Je peux me dévouer... ou, mieux encore, vous donner le nom d'un psy spécialisé dans les couples. Je ne vous parle pas de ceux que vous avez déjà vus, je sais qu'ils n'ont pas réussi. Non, je veux dire quelqu'un de nouveau. »

Ernest savait que son conseil ne serait pas suivi : Carol avait toujours saboté les thérapies de couple. Mais le *contenu* – en l'occurrence : le conseil qu'il venait de donner – n'était pas l'essentiel. Ce qui comptait le plus, à ce moment-là, c'était encore une fois le *processus* : la relation qui se cachait derrière les mots, le soutien qu'il prodiguait à Justin, sa volonté de ne plus ruser et de redonner à la séance toute sa rigueur.

« Si jamais vous vous sentez mal, si vous avez besoin de parler avant notre prochaine séance, n'hésitez pas à m'appeler », ajouta Ernest.

Bonne technique. Justin parut apaisé. Ernest retrouva son aplomb. Il avait sauvé la séance. Il savait que son formateur aurait approuvé ses méthodes. Mais lui-même ne les approuvait pas. Il se sentait souillé. Contaminé. Il n'avait pas été honnête avec Justin. Ils n'avaient pas été *vrais* entre eux. Et c'est cela qu'il appréciait le plus chez Seymour Trotter. Peu importe tout ce qu'on racontait sur lui – et Dieu sait qu'on en racontait de belles –, Seymour savait être *vrai*. Ernest se rappelait encore ce que Seymour avait répondu à la question sur sa technique : « *Ma technique, c'est de ne pas en avoir. Ma technique, c'est de dire la vérité.* »

À la fin de la séance, une chose étrange se produisit. Ernest mettait toujours un point d'honneur à établir un contact physique avec ses patients, à chaque séance. En général, Justin et lui se quittaient sur une poignée de main. Mais pas ce jour-là : Ernest ouvrit la porte et inclina tristement la tête devant son patient qui s'en allait.